PR 15 1 278 660
96 234

ECOLE BIBLIOTHÈQUE DES CHARTES

FIXISME ET TRANSFORMISME [1]

Les livres, les revues et même les journaux ont parlé ces temps-ci de la « Crise du Transformisme ». On a pu croire que cette crise était une agonie et on s'est hâté de la présenter ainsi. Laissant à d'autres le soin d'examiner le cas au point de vue scientifique (2), je voudrais apporter ici quelques considérations philosophiques sur les chances de vie du Transformisme ou de son adversaire, le Fixisme.

Je poserai d'abord certains principes sur la Science en général ; j'en ferai ensuite l'application aux solutions du Problème paléontologique pour déterminer à quelles conditions le transformisme peut être accepté.

I

L'explication des choses de la nature oblige la raison humaine à remonter à un créateur-ordonnateur suprême. La philosophie ne laisse aucun doute là-dessus et affirme l'existence d'une Cause première et unique de l'univers.

(1) C'est l'auteur de cet article qui, dans ses recherches préhistoriques avec son frère M. l'abbé J. Bouyssonie et M. l'abbé Bardon, a eu la bonne fortune de découvrir à La Chapelle-aux-Saints le squelette moustérien dont on a tant parlé et dont notre chroniqueur scientifique a entretenu nos lecteurs. N. D. L. R.

(2) Voir un résumé très clair des arguments scientifiques du transformisme dans Wintrebert, « Chronique scientifique » de la *Revue du Clergé français*, 1er octobre 1909. Au sujet de l'origine du corps de l'homme, il faut lire un article très important mais très technique de l'abbé Breuil sur les « Anciennes Races humaines » dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* d'octobre 1909.

Document
0000005721450

Mais l'observation de cet univers y fait reconnaître l'existence de causes secondes agissant les unes sur les autres et même se produisant les unes les autres. Les corps bruts agissent les uns sur les autres pour se déformer, se déplacer, se transformer. Les êtres vivants se *reproduisent* en *produisant* leurs semblables. Ces actions des causes secondes, du moins de celles qui ne sont pas libres, voilà le domaine propre de la Science. L'expérience de l'homme lui présente un chaos de phénomènes de toutes sortes, sa raison y découvre un ordre caché qui met une certaine unité dans cette diversité indéfinie de successions et de formes.

La Science en tant que Science, au moins en un sens étroit du mot, n'a pas qualité pour reconnaître les interventions de la Cause Première. C'est du ressort de la philosophie de déterminer les cas où ces interventions se produisent et elle le fait en s'appuyant sur la connaissance scientifique de la puissance et de l'impuissance des causes secondes.

Cette connaissance scientifique est sans cesse en progrès et un résultat de ses efforts a été de découvrir entre la Cause Première et les effets étudiés l'existence d'une série plus ou moins longue de causes secondes. Les positivistes ont même, avec une hâte déraisonnable, conclu à l'inutilité de l'explication par la Cause Première. Comme cette Cause reculait, ils ont cru la voir disparaître. Leur raison myope ne s'est pas rendu compte que cette action souveraine pour n'être pas immédiate n'en est pas moins nécessaire, qu'elle est même d'autant plus impérieusement exigée que la série des causes instrumentales aboutissant à une œuvre déterminée est plus longue et plus complexe. Pour grouper les rouages d'une montre, il faut plus de travail intellectuel que pour faire un fouet d'enfant avec un bâton et une ficelle. Il en faudrait encore plus pour construire, au lieu de la montre ordinaire, une montre qui s'adapterait d'elle-même à toutes les variations de température, de magnétisme, de longitude, etc.

Le fait n'en est pas moins certain : la raison a découvert ce qu'on pourrait appeler une sorte de générosité et de discrétion en Dieu. Il a fait faire par les créatures tout

ce qu'elles pouvaient faire à l'aide des forces de la nature que Lui-même leur a donnée. Il ne s'est réservé que les actions où leur causalité est impuissante et où sa Sagesse et sa Bonté jugent bon d'intervenir, par exemple la création de certaines substances, les miracles destinés à donner une autorité divine à certaines affirmations et ceux où il prend en pitié telle ou telle de nos misères physiques ou morales. Ses *interventions* apparaissent moins nombreuses, son *action* se montre plus belle d'unité, de puissance, de prévoyance et de générosité.

Le propre de la science est donc d'expliquer par les causes secondes tout ce qui répond à leur mode d'agir. Absolument parlant, Dieu, s'il l'avait voulu, aurait pu créer le soleil, les étoiles, les planètes, tels qu'ils sont actuellement. Il aurait pu façonner directement une terre, y élever des montagnes, y creuser des vallées, placer de la houille et des fossiles au sein des roches, voire même y disposer des maisons, des meubles, des manuscrits, etc. Il aurait pu se réserver le rôle de lancer la foudre et de soulever l'Océan, etc., ou même, comme le pensait Malebranche, n'accorder aux créatures aucune puissance causale.

Tout cela n'a en soi-même rien de contradictoire. Et cependant nous le considérons comme moralement impossible. Nous jugeons Dieu incapable de vouloir se substituer à ses créatures et, par cette substitution dont rien ne nous avertirait, de nous tromper sur l'origine de ses œuvres. Cette origine, nous n'y avons pas personnellement assisté, nous ne nous la représentons que grâce à des raisonnements d'analogie. C'est ainsi que les historiens attribuent à l'homme les manuscrits, les meubles, etc.; les géologues, aux forces de la nature la formation de la houille ; les astronomes, à ces mêmes forces la formation du système solaire, etc.

Recourir à de multiples actions de Dieu, comme à de multiples formes innées, c'est le propre d'une raison paresseuse. Et cette paresse de la science ou de la philosophie est condamnée par le Dieu de vérité, bien loin d'être prise par Lui pour un hommage.

Malheureusement certains esprits religieux ou censés tels ont pris cette attitude fâcheuse et fausse. Ils sont sans

cesse obligés de reculer devant les explications naturelles dans le domaine scientifique, et ces reculs scandalisent des esprits superficiels ou peu avertis qui les prennent pour autant de défaites de la religion. Chose singulière, des croyants ont eu, eux aussi, cette impression et en ont gardé rancune à la science au lieu d'admirer en chaque éclaircissement un triomphe providentiel de la vérité. Cette hostilité était provoquée — *trop naturellement* — par celle de certains savants ou vulgarisateurs qui exploitaient telle ou telle découverte contre la foi ou qui faisaient sottement de la science une religion nouvelle destinée à régler la vie de l'homme et à lui donner le bonheur. D'autre part, les théories scientifiques se ruinant les unes les autres donnaient le spectacle d'une impuissance qui rendait plus ridicules ces prétentions mensongères et encourageait au scepticisme. Mais comme la curiosité scientifique a précédé la science et subsiste en dehors d'elle, pour résoudre divers problèmes, notamment celui des origines, des croyants consultèrent la Bible et crurent y lire l'affirmation du fixisme. Certes Dieu aurait pu, s'il l'avait voulu, y faire écrire par les auteurs inspirés des leçons de science ; mais il ne l'a voulu, pas plus que Notre-Seigneur dans la parabole du bon Samaritain n'a eu l'intention de nous enseigner à guérir les plaies avec de l'huile et du vin. Demander à la Révélation des réponses à des questions purement scientifiques, c'est méconnaître le principe chrétien de la séparation des pouvoirs : d'un côté, la foi et le pouvoir spirituel, dans l'ordre religieux ; de l'autre, la raison philosophique et scientifique et le pouvoir temporel, dans l'ordre profane ; chacun indépendant et souverain dans son domaine propre. Sur les frontières peuvent se produire des conflits délicats, mais une foi éclairée et bienveillante, une raison modeste et ferme doivent toujours finir par s'entendre.

Cependant on peut se demander s'il ne faut pas, dans la science, tenir compte de l'adage : *melior est conditio possidentis*. Dans bien des questions, il gouverne légitimement notre esprit et nous devons nous en tenir aux opinions régnantes et traditionnelles tant qu'elles ne sont pas formellement démenties. Ainsi je n'ai pas pu contrôler et je ne pourrais pas établir scientifiquement, péremptoi-

rement, que la fortune que m'ont donnée mes parents a été acquise légitimement. Je le crois vrai cependant et je le croirai vrai jusqu'à preuve suffisante du contraire. L'enfant élevé dans une religion par ses parents la croit vraie et doit la croire vraie jusqu'au jour où sa raison lui démontrerait son erreur. Il ne suffit pas que des doutes s'éveillent dans l'esprit sur la vérité d'une affection, d'une qualité, etc., pour que l'esprit abandonne ses croyances, renonce à sa confiance. Dans l'ordre religieux, moral et social, il est normal de croire vrai ce que l'on se trouve croire par suite d'une éducation que l'on a reçue sans la choisir et sans pouvoir la contrôler. Cette loi est même applicable à toutes les questions pratiques, ainsi la valeur d'un aliment, d'un remède doit être acceptée sans autre contrôle que celui de l'usage, et d'un usage assez prolongé pour pouvoir être mis en balance avec l'expérience de ceux qui vous ont fait adopter telle manière d'agir. C'est une qualité précieuse et nécessaire que la fermeté d'esprit qui nous empêche d'être indécis dès qu'on nous fait une objection embarrassante.

Dans la science purement spéculative ou de curiosité, dans la mesure même où elle n'a pas de contre-coup dans la vie pratique, l'adage *melior est conditio possidentis* ne me paraît avoir aucun rôle à jouer. Quand on se demande par exemple si un terrain est plus ancien qu'un autre, l'opinion reçue jusqu'à ce jour n'a d'autre valeur que celle des raisons sur lesquelles elle s'appuie ; l'hypothèse contraire doit être envisagée avec le même soin que s'il n'y avait aucune idée courante sur la question. On n'a d'autre précaution à prendre que d'éviter ce qui peut embrouiller les problèmes ou paralyser les recherches, mais précisément cette conséquence n'est à envisager que parce qu'elle est d'ordre pratique.

C'est cette dernière considération qui permet de déterminer ce qu'il y a de légitime dans la conception ou mieux dans l'*attitude* fixiste. A son début la science doit chercher les distinctions nettes et permanentes : le premier travail en zoologie et en botanique, c'est de déterminer les espèces. Cela tient à ce qu'on commence nécessairement par classer les êtres vivants et complets que l'on veut con-

naître tant pour l'utilité de cette connaissance que pour la satisfaction de la curiosité. On adopte comme irréductibles et fixes les résultats multiples, différents et actuels pour ne remonter que plus tard par l'analyse aux éléments et aux causes simples et peu nombreuses qui les ont produits. L'embryologie n'a pu venir qu'après l'anatomie des adultes, la paléontologie qu'après la zoologie et la botanique, l'histoire des planètes et des étoiles qu'après la cosmographie. Il est dans l'ordre en chimie d'appeler simples certains corps et de les traiter comme tels, tout en réservant son jugement sur le caractère absolu de cette simplicité. L'attitude évolutionniste est en quelque sorte réservée à ceux qui étudient le problème des origines dans un domaine quelconque, mais là elle est la seule conforme à l'esprit scientifique. Elle n'inquiète d'ailleurs que ceux qui redoutent un conflit des idées évolutionnistes avec d'autres vérités ou avec des idées reçues auxquelles ils tiennent comme à des vérités.

II

La Paléontologie animale et végétale est la science des êtres vivants qui ont occupé la terre aux diverses époques. Elle est toute récente et on considère Cuvier comme son fondateur, c'est dire qu'elle n'a pas un siècle d'existence.

Comme toute science elle recueille des faits, puis elle les interprète. C'est au sein de la terre qu'elle fait ses récoltes de restes fossiles, elle les transporte ensuite dans quelque Muséum et, à force de comparaisons, elle arrive à déterminer tout d'abord deux choses : l'existence d'êtres d'une forme déterminée, et la date géologique de cette existence, c'est-à-dire la présence de ces êtres dans tels et tels terrains.

De ces deux premiers faits le savant arrive à deux autres :

1° — Toutes ces formes vivantes ne se retrouvent pas dans les terrains les plus anciens et ne se conservent pas jusqu'à nos jours, le plus grand nombre a dû apparaître successivement sur la terre et disparaître au bout d'un temps plus ou moins long.

2° — La comparaison entre les formes animales ou végétales, disparues ou vivantes, fait ressortir, en même temps que des différences profondes, des ressemblances très nettes.

C'est sur ces deux faits que s'est exercé l'esprit des savants désireux de comprendre le comment et le pourquoi des choses.

Une solution éminemment simple et commode, c'est le fixisme.

Comment les espèces animales et végétales ont-elles apparu sur la terre, à divers moments ? — Par des créations multiples et immédiates de Dieu.

Pourquoi y a-t-il tant de différences et de ressemblances entre les diverses espèces? — Parce que Dieu avait conçu les causes exemplaires de ces espèces avec ces différences et ces ressemblances.

Encore une fois c'est très simple, trop simple. On ne peut pas s'empêcher de se dire, lorsque tel psychologue explique chaque espèce d'opération par une faculté spéciale et innée : Voilà une philosophie paresseuse ; nous ne recourrons à l'innéité que si toute autre explication est impossible. De même la recherche d'une explication par les causes secondes s'impose à l'esprit du savant, accompagnée inévitablement d'un certain dédain pour l'apathie intellectuelle des fixistes.

L'imagination, s'inspirant des lois de l'analogie, va donc chercher une hypothèse expliquant *naturellement* les apparitions de formes nouvelles, les différences et les ressemblances des diverses formes. Le besoin d'unité qui caractérise la raison tendra à donner à cette hypothèse une forme systématique audacieuse expliquant par une seule loi les conséquences les plus disparates.

Cette conception d'une hypothèse est une nécessité pour la science, et celle-ci ne progresse que grâce à ces idées qui, écloses dans l'esprit, provoquent d'ardents efforts pour se vérifier. Comme toute chose en ce monde, l'hypothèse a ses inconvénients et l'on voit trop souvent les esprits impatients transformer en certitude des conjectures à peine probables. Il suffit de les rappeler à la patience et à la modestie, sans condamner l'hypothèse elle-même en raison de tels abus.

Toute hypothèse s'inspire de l'analogie. Elle est donc d'autant plus facile à concevoir que les phénomènes que l'on étudie sont plus semblables, en eux-mêmes et dans leurs conditions, à ceux que l'on connaît.

Lorsque l'esprit scientifique s'attaque au problème de l'origine des espèces, il cherche quelles causes secondes peuvent faire *apparaître* des êtres vivants, les rendre *semblables*, les rendre *différents* et les faire *disparaître*.

Voici une série de faits qui va fournir les éléments du raisonnement d'analogie d'où sortira l'hypothèse de l'évolution.

1° Les êtres vivants qui *apparaissent* viennent d'autres êtres vivants qui leur sont *semblables*. Il n'y a qu'à expliquer la première apparition.

2° La similitude entre les enfants et les parents ou entre les enfants des mêmes parents est toujours incomplète; il y a entre eux des *différences* parfois notables et brusques: ainsi les monstruosités, les « mutations » observées par de Vries, Blaringhem, etc.

3° La *divergence* des individus semblables peut s'accentuer parce que les organes se développent par l'exercice, s'atrophient par l'inactivité, se déforment par les accidents ou par certaines opérations habituelles.

4° Dans une même espèce, les organes qui cessent de s'exercer chez un certain nombre d'individus s'atrophient et cependant subsistent à l'état rudimentaire quoique inutiles, mais attestant la communauté d'origine avec les individus complets.

5° Une cause de *ressemblances unies à des différences*, c'est l'hybridation ou union procréatrice entre individus déjà assez différents.

6° Une autre cause de ce double effet, c'est l'adaptation à des milieux nouveaux, froids ou chauds, secs ou humides, féconds ou stériles, etc., etc. Les individus semblables deviennent différents en milieux différents ; les individus différents prennent certaines ressemblances en se trouvant dans les mêmes conditions.

7° L'hérédité *fixe* un certain nombre de ces caractères et perpétue des ressemblances et des différences, leur permettant même de s'accentuer au cours des âges.

8° Les *disparitions* ont pour cause soit les changements de milieu amenant des conditions par trop défavorables à la vie, soit la concurrence vitale détruisant les moins bien armés, soit un genre de vie amenant la décrépitude, l'infécondité, etc.

9° *Survit* naturellement (1) la lignée qui est dans un milieu favorable, celle dont l'activité est plus saine, celle qui dans la lutte pour la vie est le mieux armée ou le mieux protégée ou le moins exposée. Et ces chances de survie varient singulièrement : la force musculaire, la rapidité à la course, la fécondité très grande, la sobriété, l'insignifiance, les armes étranges comme les décharges électriques, les jets puants ; les protections bizarres comme le mimétisme, la vie cachée dans la terre, dans l'obscurité, sous des carapaces solides ; les forces psychologiques comme les ruses instinctives, etc., tout cela explique pourquoi certaines espèces ont pu résister mieux que d'autres.

10° La condamnation par l'embryologie de la théorie de la préformation des germes et le triomphe définitif de l'épigénèse. On voit, en suivant le développement de n'importe quel être vivant, plante, animal ou homme, un *passage progressif de l'homogène à l'hétérogène.* On assiste à la construction ou fabrication des divers organes, des divers tissus à l'aide d'une matière amorphe que le vivant s'assimile et transforme.

11° Même *passage de l'homogène à l'hétérogène* quand on compare les phases embryonnaires des divers êtres vivants. Tout d'abord, végétaux et animaux débutent par une cellule semblable. Puis les animaux continuent tous par la même phase de « morula ». Les phases suivantes se produisent progressivement représentant chaque fois un moins grand nombre d'espèces — à la façon dont l'extension des idées, c'est-à-dire le nombre d'individus qu'elles représentent, varie en raison inverse de leur compréhension ou complexité.

12° Fait caractéristique : ces formes embryonnaires et de passage pour certains êtres supérieurs sont les formes

(1) Les mêmes causes de disparition ou de résistance sont d'ailleurs admises par les fixistes.

définitives ou adultes de certains autres êtres plus rudimentaires comme si leur *différenciation* s'était *arrêtée*.

De là à concevoir tous les êtres vivants comme ayant une même origine, à mettre cette origine dans une humble cellule amorphe, il n'y a qu'un pas facile à franchir pour l'imagination du savant désireux d'interpréter les faits fournis par la paléontologie et les sciences biologiques.

Pour abandonner le Fixisme, il y a d'ailleurs la raison générale que j'indiquais au début de cet article : c'est que cette explication est « simpliste » et disparaît successivement des diverses sciences. Puisqu'il ne donne pas satisfaction au besoin d'unité de la raison et qu'il est en voie de disparition, il n'y a pas lieu de s'attacher à lui. D'ailleurs n'est-il pas impuissant soit à se déterminer lui-même, soit à réfuter l'évolutionnisme ? Le fixisme en effet ne peut pas définir l'*espèce*; il ne peut pas dire par exemple des chiens qu'« ils se ressemblent entre eux plus qu'ils ne ressemblent aux autres espèces », ni que « leur interfécondité est constante ». Ses classifications où les grands groupes sont séparés par des différences si tranchées ne sont pas applicables aux animaux fossiles; ceux-ci réunissent par exemple dans un même individu certains caractères de l'oiseau et d'autres du reptile. Il ne peut même pas établir une ligne de démarcation ferme entre végétaux et animaux, ainsi les spores de champignons se conduisent comme de vrais animaux.

D'autre part le Fixisme est impuissant à déterminer une limite à l'action des causes que nous avons signalées comme produisant des apparitions ou des disparitions, des ressemblances ou des différences.

En somme, cette théorie est une opinion régnante à la façon dont régnait la croyance à l'immobilité de la terre, c'est-à-dire comme la première idée que fournissent les apparences et qui, ne rencontrant pas d'objection, s'installe dans l'esprit. Actuellement les deux hypothèses étant en présence, certains faits pouvant être invoqués en faveur de chacune d'elles, leur droit à l'examen est au moins égal et même à priori celle-là est supérieure qui donne le plus de satisfaction au besoin d'unité.

L'Évolutionnisme ne peut cependant se contenter ni de

ce dernier avantage ni des faits qu'il a pris comme prémisses de ses raisonnements d'analogie, il doit d'une part se contrôler sans cesse et d'autre part répondre aux objections des fixistes. Voici brièvement exposées quelques-unes de ces objections et les réponses qu'on peut y faire.

Première objection. — Les transformations n'amènent pas la production d'organes nouveaux, mais seulement des développements, des déformations ou des atrophies. L'évolution ne se ferait donc que par perfectionnement ou régression dans un même type.

Réponse. — *a*) Le fait est inexact : certains individus apparaissent possédant plus de doigts ou de vertèbres que leurs parents.

b) Si le monde des vivants est à l'état adulte, il a acquis une certaine fixité et en lui il ne se crée plus guère d'organes nouveaux — comme chez l'individu adulte; — on ne peut en conclure qu'il en était de même lorsqu'il était jeune.

2e *objection.* — On ne voit pas de transformation s'opérer sous nos yeux ni dans les temps historiques. Les évolutionnistes rejettent dans la nuit des temps les faits qu'ils invoquent, c'est commode mais peu sérieux.

Réponse. — *a*) On voit des transformations s'opérer de nos jours, qu'on en lise la description dans les livres de MM. Bonnier, de Vries, Blaringhem, etc.

b) Certaines transformations peuvent exiger un temps qui paraît énorme comparé à la durée de la vie humaine et à la période historique, mais qui est insignifiant dans l'œuvre de Dieu. C'est un anthropocentrisme naïf qui nous porte à vouloir tout ramener aux proportions qui nous sont familières.

c) Encore une fois, rien ne prouve que le monde des vivants n'est pas à l'état adulte ou même tout simplement dans une période de stabilité due à la stabilité relative du milieu. Celle-ci est même certaine, si l'on remonte uniquement jusqu'au début des temps historiques.

d) Il n'y a rien d'arbitraire à supposer que la puissance de transformation s'épuise dans le monde vivant comme dans le monde minéral. Il semble bien que des corps aujourd'hui communs et stables sont le résultat d'une

décomposition du radium aujourd'hui rare. De même aussi l'énergie se dégrade et devient de moins en moins capable de produire des transformations.

e) C'est également pour des raisons sérieuses et objectives que la géologie demande des milliards de siècles pour ses diverses périodes, tout comme l'astronome étend l'univers à des milliards de lieues. Rien ne paraît mesquin dans l'œuvre de Dieu.

3e *objection.* — On ne trouve pas entre les diverses espèces fossiles les intermédiaires que l'évolutionnisme prétend avoir existé. Cependant ils ont dû laisser des traces aussi bien que les êtres qu'ils unissent.

Réponse. — *a*) Mais précisément on trouve quantité d'intermédiaires entre des êtres que, autrefois, l'on croyait profondément séparés. L'objection oublie ces intermédiaires reconnus pour ne songer qu'aux lacunes qu'ils laissent entre eux.

b) Les intermédiaires n'ont pas existé lorsque la mutation a été brusque.

c) Ils ont été rares lorsque la transformation a été rapide.

d) Ils ont été dispersés sur divers points du globe, car précisément les changements dans la formation des terrains ont la plupart du temps accompagné les migrations ou les transformations provoquées par les changements de milieu.

e) Ils ont été détruits très souvent — et très heureusement d'ailleurs — soit par les agents physiques, soit par les bêtes, en particulier par les bêtes nécrophages. Il n'y a guère eu à se conserver que ce qui était osseux et qui a été promptement et définitivement recouvert par des terres argileuses ou calcaires. Dans l'exploitation du sol l'homme en détruit encore constamment.

f) Il ne faut pas demander tant de documents à une science aussi récente, aussi vaste, dont les recherches sont si coûteuses, si difficiles, si peu favorisées jusqu'ici. Il suffit que les découvertes se fassent d'une manière générale dans le sens de l'hypothèse évolutionniste, tout en renversant les précisions hâtives que certains y ont introduites.

4e *objection.* — La présence des intermédiaires ne prouve pas la descendance. Dieu a pu vouloir que les éléments de

la création fussent en continuité de ressemblance sans être en rapport de parenté.

Réponse. — *a*) J'ai montré que rien n'est plus antiscientifique que de multiplier sans nécessité les interventions de Dieu; or il y a des raisons de penser que ce qui représente le plan providentiel de Dieu au sujet de l'humanité c'est le développement de la science humaine plutôt que le triomphe de l'hypothèse fixiste.

b) Il y a évolution idéale sans parenté dans les œuvres de l'homme, lorsque celui-ci trouve successivement une série de formes plus parfaites les unes que les autres, mais ce progrés des œuvres traduit un progrès de l'intelligence qui n'aperçoit que petit à petit les rapports des choses et la manière dont on peut les utiliser, tandis que le développement naturel de la création suppose dans le Créateur la vue initiale et totale de tous les rapports possibles et de tous les rapports futurs (1).

5e *objection.* — Comment concilier l'idée du changement et du progrès universel avec les faits, par exemple avec la fixité de certains êtres qui n'ont pas varié depuis les temps primaires ?

Réponse. — *a*) Il ne faut pas affirmer le changement universel, encore moins le progrès universel et rectiligne. Si certains évolutionnistes ont cru précipitamment à ces deux lois, il ne s'ensuit pas que la conception évolutionniste les implique.

b) Les êtres qui n'ont guère changé sont précisément d'une organisation assez rudimentaire et peu sensible aux conditions extérieures, certaines de ces conditions ont d'ailleurs subsisté en partie dans les mers chaudes.

6e *objection.* — Ce qui prouve positivement la fixité des espèces, c'est le fait que les hybrides sont stériles ou, s'ils sont féconds, reviennent à l'un des types primitifs.

Réponse. — Les êtres passent d'une période d'indétermination relative et de mutabilité à une période de détermination précise et de fixité relative; c'est une loi qui

(1) Le lecteur voudra bien excuser ou plutôt traduire en langage plus exact ces expressions anthropomorphiques amenées par la comparaison.

se vérifie dans bien des domaines : dans la vie psychologique par exemple et dans la vie physiologique des individus, dans le monde matériel également. Il faudrait prouver que dans le monde des vivants, au lieu d'être le résultat d'un équilibre progressivement établi et, comme l'habitude, une seconde nature, cette résistance à la déformation est primitive. En réalité, ce qui s'accorde le mieux avec une vue synthétique de l'univers, c'est l'hypothèse que le monde actuel représente une phase adulte ou tout au moins une phase de stabilité relative.

Telles sont les objections que rencontre le transformisme et les réponses qu'il y apporte. On voit que s'il reste à l'état d'*hypothèse* encore assez vague, il n'est condamné ni par l'expérience ni par la raison, et on peut lui accorder le temps qu'il demande pour se préciser et se justifier davantage.

III

Un problème qui reste à résoudre, c'est l'origine même du premier ou des premiers êtres vivants (1). Pasteur a démontré que les seuls êtres que l'on pouvait encore croire produits par génération spontanée avaient en réalité des parents vivants. A-t-il, à proprement parler, établi que ja-

(1) Plus d'un sera tenté de trouver inopportunes les réflexions suivantes. Elles infirment en effet un argument *commode* en faveur de l'existence de Dieu. Et par le temps qui court on a besoin d'arguments faciles à saisir par tous les esprits, puisque partout on discute les problèmes religieux. Mais les catholiques doivent être avant tout les serviteurs de la vérité et c'est manquer de foi que de dissimuler les difficultés dans les milieux assez instruits pour ne pas prendre le change et s'imaginer qu'une thèse est caduque parce qu'un des arguments qui l'appuyaient doit être abandonné. Saint Thomas, en considérant comme possible la création *ab æterno* de la matière, infirme également l'argument *commode* tiré de l'impossibilité d'un nombre infini de mouvements. Il paraît même qu'il n'a discuté avec humeur que sur ce point-là.

Si le plus grand obstacle à l'apostolat catholique, en ce moment, est la défiance que nos ennemis ont répandue autour de nous, notre besoin le plus immédiat serait d'être considérés comme d'une loyauté absolue, et, bien entendu, de mériter pleinement cette réputation.

mais les êtres vivants n'avaient pu provenir de la matière brute ? Non. Si l'on veut être rigoureusement logique, il faut dire simplement ceci : aucune matière dans les conditions connues ne peut produire de cellule vivante. Mais la matière n'a-t-elle jamais été dans des conditions sensiblement différentes des conditions actuelles ? Les découvertes récentes, en particulier celles de M. Ramsay, aboutissant à nous faire concevoir les corps actuels comme des émanations ou dégradations d'une matière singulièrement plus active, les premières constatations sur l'état colloïdal semblent également destinées à changer notre conception fixiste de la Chimie.

Au point de vue philosophique, l'École n'avait pas vu d'impossibilité à la génération spontanée. Et si l'on pose le problème en ces termes : Dieu était-il capable de créer une matière qui, passant par les phases attribuées à notre monde (nébuleuse, globe de feu, etc.), produirait un jour des êtres vivants ? Il ne semble pas qu'on puisse répondre négativement sans limiter — d'une façon absurde — la toute-puissance de Dieu (1).

IV

Mais l'évolutionnisme — comme l'empirisme philosophique auquel il est apparenté — a deux formes : la forme mécaniste et la forme dynamiste.

D'après les mécanistes, les êtres vivants sont le produit de forces extérieures agissant sur un fragment de matière et lui donnant un certain mouvement. Les variations de formes sont également la résultante des actions extérieures agissant sur l'être vivant. Celui-ci est une argile que

(1) Il serait non moins incompatible avec la toute-puissance de Dieu de dire qu'il n'a pu créer une matière vivante capable d'évoluer vers les formes les plus disparates.

D'autre part il est absolument certain aux yeux de la raison que la matière brute n'a pu reproduire la vie et la matière vivante s'organiser et se différencier que parce que Dieu a créé les éléments primitifs avec des forces et dans des conditions qui devaient amener ces résultats.

pétrissent les actions physiques et chimiques comme les vents façonnent les nuages.

Cette conception a cela d'étrange que les forces d'une certaine matière, capables d'agir sur d'autres matières, sont incapables d'agir sur elle-même. L'action transitive est générale, l'action immanente n'est nulle part, tout à l'inverse de ce qui se passe dans le monde conçu par les idéalistes. C'est d'autant plus étrange et inadmissible que les résultats d'une action transitive disparaîtraient avec elle si une action immanente ne les maintenait. En effet, c'est déjà une action que de garder une forme reçue; d'autant plus que, les interactions étant continuelles, chaque phénomène cesserait avec ce qui l'a provoqué, pour faire place à l'effet des autres actions.

Si quelque chose — après la vie psychologique — donne l'idée d'une action immanente, d'une force interne, c'est bien la vie physiologique. Le développement d'un être, son passage de l'homogène à l'hétérogène est évidemment la résultante d'une action interne combinée avec des actions externes favorables ou défavorables. Il est à proprement parler *inintelligible*, et par suite absolument faux, que des forces extérieures agissant au hasard aient groupé dans le lointain des âges les éléments d'une cellule et leur aient donné les aptitudes et les organes nécessaires à la nutrition, à la reproduction, aux relations et à des différenciations successives de plus en plus compliquées et variées. L' « idée directrice » qui dans l'œuf construit le corps du poussin doit s'appeler non pas une idée mais une force, c'est-à-dire un principe d'action, un être-cause. Ce principe vital, il faut le concevoir comme une force intense capable de se multiplier et de façonner la matière en profitant de toutes les occasions pour s'enrichir d'organes nouveaux ou plus parfaits, et, à l'aide de ces premières richesses, en acquérir d'autres. Une force inconsciente, souple, analogue à cette force immense dont parlent les panthéistes, mais créée, limitée, multiple, arrivant à s'immobiliser, à se paralyser elle-même dans certaines de ses créations pour ne se perfectionner que par de nouveaux efforts en milieux plus favorables, voilà ce qui représente pour l'esprit une *raison* vraiment *suffisante* de l'épanouissement de la vie sur la

terre, de ses progrès et de ses reculs, de ses déviations, de ses immobilisations et de ses épuisements (1)

Si le fixisme est antiscientifique par une sorte d'abdica-

(1) On reconnaît dans ces idées les théories d'Aristote. On peut les rattacher aussi à saint Augustin. Voici un document intéressant à ce sujet :

Le 17 février 1908, à l'Assemblée générale de la Société Belge de Géologie, de Paléontologie et d'Hydrologie, à Bruxelles, M. le chanoine H. de Dorlodot, président de cette Société et professeur à l'Université catholique de Louvain, disait à la fin de son discours :

« Il arrive que de grands esprits, par une intuition de génie, prévoient, sous forme de larges aperçus synthétiques, des théories générales dont les faits doivent démontrer plus tard la vérité, du moins dans leurs grandes lignes. Tel le principe de l'évolution naturelle, qu'un des plus puissants génies dont s'honore l'humanité, saint Augustin (*De Genesi ad litteram*), a formulé, vers l'an 400, d'une façon bien autrement radicale que Darwin. Car, tandis que Darwin admet la nécessité d'une intervention spéciale du Créateur à l'origine de la vie, Augustin nie, en termes formels, cette intervention et affirme que la matière brute, dès le premier instant de son existence, contenait tous les principes d'activité (*rationes causales*) qui devaient produire au cours des siècles les divers êtres vivants, sans en excepter le corps de l'homme. Il traite spécialement de l'origine de celui-ci et se demande si les puissances de la matière brute l'ont produit dès l'abord sous la forme adulte, ou *s'il a passé par des stades d'évolution, comparables à ceux que chacun de nous a parcourus dans le sein de sa mère.*

« A défaut de données positives il est bien obligé de laisser cette dernière question non résolue. Mais ce qu'il affirme d'une manière absolue, c'est que, lorsque, suivant son expression, le corps du premier homme est sorti de ces causes, *il n'en est pas sorti d'une autre façon que ne le comportait la nature de ces causes.*

« Sans doute, Augustin, en formulant l'hypothèse de l'évolution organique du premier homme, n'a pu songer à cette évolution par une longue suite de générations dont nous parle la théorie transformiste, telle qu'elle a cours aujourd'hui. C'est là le domaine des sciences d'observation : mais l'évêque d'Hippone parle en termes assez clairs pour enlever toute hésitation sur l'application qu'il eût faite de ses principes s'il avait vécu de nos jours.

« ...Si l'œuvre du Créateur, telle que nous l'ont fait connaître Ch. Darwin et ses disciples, est autrement belle que le système imaginé par Alcide d'Orbigny, combien ne serait-elle pas plus grandiose encore si l'évolution de la nature, par ses propres forces, s'étendait, comme le veut saint Augustin, depuis la matière primitive jusqu'au plus élevé des êtres corporels ! Mais il ne suffit pas qu'une théorie soit belle pour être vraie et c'est pourquoi la solution de cette question doit être laissée aux recherches des naturalistes. »

tion et d'incuriosité de la raison, l'évolutionnisme mécaniste est antiphilosophique par une autre paresse ou timidité de la même raison, Et cependant, chercher les causes immédiates ou les causes lointaines, les causes occasionnelles ou les causes efficientes, les explications partielles ou les raisons vraiment suffisantes, tout cela relève du même pouvoir intellectuel. On n'a pas le droit de se refuser à ses exigences ni de contester sa valeur lorsqu'il passe d'un ordre de choses à un autre où ses conclusions ne sont pas moins rigoureuses.

Ce qu'il faut concéder aux positivistes, c'est que les recherches du savant doivent porter moins sur l'action positive de la force vitale que sur les conditions extérieures de cette action. En effet il est un certain nombre de vérités sur lesquelles il est plus ou moins inutile d'attirer l'attention parce qu'on n'est guère exposé à en douter. Saint Thomas, dit-on, répondait à sa sœur que pour gagner le ciel, il fallait 1° le vouloir, 2° le vouloir, 3° le vouloir ; le saint était bien convaincu cependant que la grâce de Dieu n'est pas moins nécessaire que la volonté, mais étant sûr par ailleurs que la grâce ne ferait pas défaut, il croyait pouvoir la taire. De même si on expose la méthode d'une science, on omet de dire que le savant doit être homme, vivant, éveillé, curieux, etc. Dans une foule de cas on sous-entend ainsi des conditions absolument nécessaires. L'existence de la force vitale apte à produire des actes de nutrition, de reproduction, de relation est toujours postulée par l'étude des phénomènes physiologiques, mais il est inutile d'insister sur ce point, comme il est inutile d'insister pour savoir si un commerçant veut bien faire ses affaires. Ce qui est intéressant et instructif, c'est de démêler dans quelles conditions extérieures s'exercera pour s'épanouir l'effort qui est au sein du germe. Dans les mêmes conditions, il atteindra au même résultat; dans des conditions différentes, il produira des formes nouvelles. (Il est à remarquer que la cellule germinative est habituellement entourée de tissus protecteurs et de matières nutritives qui lui constituent un milieu immédiat sensiblement invariable.) N'ayant par lui-même aucune raison, aucune liberté, aucun moyen de varier ses initiatives

le principe vital, comme les forces physiques, verra son action se déterminer sous l'influence des causes extérieures. On voit de même le courant électrique, la chaleur, la force d'expansion de la vapeur, etc., produire des effets qui varient avec la nature des objets sur lesquels ils s'exercent.

Il faut reconnaître encore que la nature intime de cette force vitale comme celle de l'électricité, de l'attraction, de la matière, reste essentiellement mystérieuse. L'existence des effets ne permet pas de douter de l'existence de la cause et la nature des effets donne bien des indications sur la nature de cette cause. Mais la philosophie montre que ces indications ne peuvent fournir une conception claire et adéquate. Nous ne pouvons en effet nous faire une idée que de ce que nous avons expérimenté nous-mêmes. Or nous savons ce que c'est qu'un *effort conscient* de développement, de changement, d'adaptation, etc., puisque nous produisons sans cesse des efforts de ce genre. Essayons de concevoir un effort analogue dans ses effets, mais *inconscient ;* aussitôt notre conception perd par là-même ce qui la rendait claire et explicative, car précisément c'était notre connaissance de nos désirs, de nos forces et des conditions extérieures qui dirigeait notre activité. Essayons de *voir* une surface *incolore ;* nous ne le pouvons pas, mais il surgit dans l'esprit l'image tactile d'une surface, une expérience s'est substituée à une autre. Nous ne pouvons faire une substitution analogue à propos de l'effort ; en lui enlevant le caractère conscient nous lui enlevons ce qui nous le fait *comprendre* comme en supprimant la couleur d'une surface nous supprimons ce qui nous la fait *voir*. Et cependant nous gardons quelque idée de cette surface incolore comme de cet effort inconscient, tout en éprouvant l'impression de malaise intellectuel que donne une conception dont on a enlevé un élément sans pouvoir le remplacer.

Le positiviste peut se réjouir de voir qu'on lui accorde deux choses : que la considération de la force vitale est plus ou moins inutile dans les recherches scientifiques et que la nature de cette force reste mystérieuse. Mais là se bornent les concessions qu'on peut lui faire et on peut exi-

ger de lui qu'il dépasse son point de vue habituel sous peine de mériter le reproche de paresse, de timidité ou même d'inintelligence qu'on est tenté d'adresser aux fixistes.

En admettant la « loi des trois états », le positiviste se considère pourtant comme plus intelligent que les hommes qui l'ont précédé : ceux-ci croyaient comprendre et ne saisissaient que des fantômes; le positiviste, lui, prétend avoir dissipé toutes ces illusions. En réalité son esprit est mutilé au point de ne reproduire qu'une forme rudimentaire de la raison. La connaissance des phénomènes et de leurs rapports qui borne son horizon n'est qu'une partie de la pensée humaine et non la plus nécessaire. Comme ces grammairiens ou ces musicologues des périodes de décadence, il analyse minutieusement les détails, mais il perd de vue et ne comprend plus le sens et la beauté des chefs-d'œuvre; sa myopie intellectuelle lui laisse ignorer l'aspect de l'ensemble. Spécialisé et borné, il travaille et analyse pour les esprits synthétiques. Ceux-ci représentent vraiment la forme normale et complète de la pensée humaine, enrichie des acquisitions progressives du passé.

L'âge théologique était allé d'emblée à la vérité capitale, celle qui explique l'origine, la nature et la destinée de tout, celle qui donne en particulier à la vie humaine sa loi et sa véritable physionomie. Une fois la Cause Première reconnue, l'âge métaphysique s'était occupé de déterminer les causes secondes dans leurs caractères et leurs rapports généraux ; parmi les causes secondes il s'était attaché à connaître l'homme et la loi idéale de sa vie. Cette curiosité étant satisfaite, le désir de connaître la nature extérieure et le besoin de la dominer, devenus plus pressants, ont fait tourner l'esprit vers les conditions extérieures des phénomènes, celles sur lesquelles nous pouvons agir ou qui tout au moins nous avertissent des phénomènes à venir.

Ce retour à la connaissance sensible qui est la connaissance de début, malgré son caractère plus rationnel, serait une chute, une décadence pour ceux qui s'enfermeraient dans le monde des phénomènes. A celui au contraire qui par l'imagination et la raison se place, avec Dieu, à l'origine

des choses, elle ouvre une perspective immense et comme une participation à la pensée créatrice. C'est la source d'une indicible joie qui cependant ne donne pas d'orgueil si l'on se rappelle que, avant nous, l'esprit humain a proclamé l'existence de Dieu, des causes et des lois et que notre pensée est une écolière qui répète en partie les leçons de l'humanité, sans pouvoir se flatter le plus souvent d'y ajouter quelques syllabes.

Quand, en obéissant pleinement à sa raison, on se place dans l'hypothèse évolutionniste, le spectacle de l'univers est particulièrement grandiose d'unité, de mouvement et de variété.

A l'origine, l'œuvre de Dieu est immense mais amorphe, c'est la nébuleuse agitée mais uniforme ; en son sein se déterminent des centres d'attraction, bientôt masses de feu tournoyant autour du plus puissant d'entre eux. Cependant l'ignorance de l'homme l'oblige à restreindre l'élan de son imagination ; regardant alors un globe éteint, sous les rayons des globes ardents, il voit, au milieu du tumulte des éléments qui cherchent leur équilibre, naître la vie humble d'abord, mais s'épanouissant longuement en une fécondité invraisemblable d'individus et de formes. Jusqu'ici, malgré les premières manifestations de la conscience, il n'y a que des êtres qui paraissent, s'agitent et disparaissent, sans rien de noble et d'éternel. Le monde ne se connaît pas et ne connaît pas son auteur. Voilà que dans un corps aux proportions modestes, une substance spirituelle, intelligente, aimante, libre, immortelle, image de l'Absolu, vient pour connaître et gouverner progressivement le monde et pour rejoindre l'Esprit Infini qui crée, soutient et gouverne tout. Le monde des vivants qui avait éclipsé celui des minéraux, a paru insignifiant en comparaison du monde de la conscience, de la raison et de la liberté.

Pourquoi s'arrêter là puisque Dieu lui-même a écarté le voile qui cache une partie de son plan? A travers les ombres de la foi nous apercevons le monde matériel et le monde spirituel déjà réunis dans la nature humaine, soudain unis à l'Être Infini dans la personne du Fils de Dieu, Jésus-Christ. Une œuvre de puissance et d'intelligence se

transfigure ainsi en une œuvre d'amour, de condescendance et de divinisation. La destinée humaine, belle dans sa conception d'ensemble, était dans la réalité médiocre et même misérable, dédaigneuse des individus ; l'entrée dans un plan nouveau répare cette anomalie et fait de la nature le piédestal solide de la surnature.

La divinisation de la créature, du premier coup parfaite quoique voilée en la personne de Jésus-Christ, s'étend peu à peu autour de Lui. Remontant le cours des siècles, elle jette au paradis terrestre un éclat que la faute originelle rend fugitif, elle se prépare obscurément au sein d'un peuple choisi; puis réalisée dans les premiers membres de l'Église, quoique toujours voilée, elle se propage, portée par la bonne volonté, à travers le temps et l'espace. Comme la force vitale au sein de la nébuleuse, comme dans l'embryon humain l'âme pensante, la grâce ne se manifeste pas au dehors, sinon par des lueurs rares et brèves ; son épanouissement est réservé pour le jour où l'humanité, résumé de la création qui nous est connue, retourne vers son Créateur qui se laisse en quelque sorte conquérir par elle.

***

Les idées que je viens de soutenir, je le sais, non seulement n'ont pas encore été adoptées dans bien des milieux, mais restent plutôt suspectes à beaucoup d'esprits. Peut-être, malgré mes efforts, n'ai-je pas réussi à leur donner toute la précision nécessaire en une question aussi délicate. Pour éviter le plus possible de malentendus, je vais résumer en quelques propositions ce que j'ai eu l'intention de démontrer :

1° L'explication fixiste des phénomènes en général et de la paléontologie en particulier, par de multiples interventions de Dieu, est une hypothèse paresseuse et par là-même aussi peu scientifique que possible. D'avoir été adoptée pendant longtemps ne lui donne aucune autorité particulière ; le champ est libre pour la science.

2° L'hypothèse évolutionniste n'est qu'une hypothèse et encore difficile à justifier ; mais elle s'harmonise avec

bien des faits constatés et avec la marche générale des sciences. Les lois connues ne permettent pas de préciser les limites qu'elle doit s'imposer.

3° L'évolutionnisme mécaniste est antiphilosophique ; seul est rationnel un système dynamiste affirmant la présence initiale d'une ou plusieurs forces qui au sein de la matière diversifiaient les formes vivantes et peut-être même produisaient les premiers êtres vivants.

4° Le monde est l'œuvre d'un Créateur qui a donné aux premiers éléments et aux premières forces et leur existence et leur nature, prévoyant pleinement les effets possibles et voulant les effets futurs des causes secondes.

5° L'*action* de Dieu, dans l'évolutionnisme, présente un caractère très imposant d'unité, de prévoyance, de puissance, et de générosité. Ses *interventions* se réduisent aux créations nécessaires, aux miracles et à la surnaturalisation de l'humanité.

Imp. M.-R. Leroy, 185, rue de Vanves. Paris.